

De l'aporie sémiotique au sujet communicationnel

Pour un socle sémiotique et pragmatique commun à l'usage des SIC*

Julien Péquignot**

Nul n'est besoin de rappeler que s'il est une discipline qui peine à se définir, ce sont bien les sciences de l'information et de la communication (SIC) françaises. Le pluriel de sciences est sans doute là pour rappeler le statut d'interdiscipline de la 71^{ème} section de CNU, le « et » souligne que sous d'autres cieux les deux sont séparées. D'ailleurs en France, l'information est souvent assimilée à « l'info-doc » tandis que la communication est fréquemment synonyme non-interrogé de « SIC ». D'aucuns appellent de leurs vœux le terme « d'information-communication », le tiret remplaçant le « et » dans une quête de compacité et de cohérence de dénomination, premier jalon dans la disciplinarisation des SIC. Pourtant, encore aujourd'hui, même si un glissement générationnel se fait sentir, une bonne part des chercheuses et chercheurs en SIC n'en vient pas, n'y a pas été formée initialement et les pratique à partir d'un ancrage exotique quand bien même pouvant être revendiqué par les SIC au nom justement de « l'inter- » de la « discipline ». Revenir sur toutes les querelles, chapelles, péripéties et buissonnements des SIC ne serait pas pensable ici, l'important étant de partir du constat que le vague qui

* Cet article aurait dû paraître dans le précédent numéro de la revue (30). En raison d'une inversion, il paraît après « Du sujet communicationnel au sémio-pragmaticisme. Pour un socle sémiotique et pragmatique commun à l'usage des SIC » (*Épistémè*, n°30, p. 3-21). Il a été néanmoins conçu pour être publié et lu avant.

**Maitre de conférences Habilité à Diriger des Recherches en Sciences de l'information et de la communication, Université Paul Valéry Montpellier 3, LERASS-CERIC.

accompagne de manière pratique la circonscription épistémologique des SIC, qu'elle soit centrifuge ou centripète, est à l'origine de maintes hésitations, débats, tensions et parfois avanies, qu'elles soient intellectuelles, scientifiques ou institutionnelles. Une discipline qui ne peut nommer ses disciples (« communicants » ? « info-communicants » ?, « communicologues » ? etc.) est forcément handicapée face à des « sociologues », « économistes », « linguistes », « politistes », « informaticiens », etc., surtout quand il s'agit de leur faire entendre que les SIC sont à la croisée de tout ce monde et n'auraient rien contre un accroissement de reconnaissance et de moyens qui lui permette de marcher allègrement sur leurs plates-bandes.

C'est parce qu'en fait, c'est plus en termes d'objets que le consensus, interne ou externe, peut parfois se faire. Médias (ou mass-médias), journalisme, audiovisuel (mais le cinéma a un statut particulier), organisations, dispositifs de communication, internet et surtout la manne académique du numérique dessinent un pré carré à peu près stable pour les SIC. À peu près, au mieux, car il y a – entre autres – une sociologie des médias, une revendication des sciences de gestion (encore un pluriel) sur les organisations, une mainmise des sciences politiques sur les écoles et les carrières de journalisme, même si les SIC « tiennent » les bastions IUT, une offensive lourde des sciences cognitives et neurosciences *via* une certaine psychologie notamment sur la question du dispositif et de la réception (et la mode de l'immersif et du « méta » ne devrait pas arranger les choses). Quant au « numérique », si tant est que cela veuille dire quelque chose (Doueïhi, 2013), tout le monde veut une part du gâteau des aides, appels à projets tous azimuts (pédagogiques, fonctionnels, scientifiques), bourses et postes fléchés, qui « ruissellent » de l'allant enthousiaste des forces publiques (locales, nationales, internationales) pour la « numérisation », synonyme d'autonomisation, de libéra(lisa)tion des énergies et des créativité (les fameuses industries culturelles et créatives – ICC – dont chacun s'accorde à dire que le terme n'est pas fondé

autrement que dans un discours managérial et de *think tanks* – Bouquillion, 2012 – sans que quiconque ne dédaigne ce râtelier dans une maquette pédagogique, une ANR, un projet d'établissement type EPE ou même un labex). Le numérique est à la fois l'aubaine des SIC pour asseoir et revendiquer une expertise et la principale bataille que lui livrent sans merci les ensembles distincts, mais partiellement superposés qui nourrissent son « inter- » : sociologie des usages, économie néo-classique, *e-learning*, ludicisation des apprentissages dans les sciences de l'éducation (encore un pluriel – décidemment les petits derniers, pas toujours bien nommés ni bien identifiés, aux filiations sans pédigrées, semblent voués à se disputer les os que les convives de la table des mandarins leur jettent, plus ou moins volontairement et avec plus ou moins de bienveillance), psychologie de l'immersion, numérisation des entreprises et des rapports de travail expérimentés par les sciences de gestion, pour ne prendre que quelques exemple, sont autant de radeaux qui entendent profiter du même flot que les SIC, souvent pour tenter de compenser *in extremis* les effets de leurs propres jusants.

Les SIC n'auront jamais le sang bleu de la philosophie et du siècle des lumières qui coule dans les veines de l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie, même d'une certaine psychologie ou économie. De même les SIC n'ont pas fait partie du conseil scientifique lors de la crise de la COVID (pourtant la communication de crise est une de leurs spécialités et les travaux sur la santé y sont en pleine expansion), n'ont pas leur mot à dire sur Godard ou la Joconde (mais ont quand même le droit de parler des *Marseillais* ou du JT) et quant à avoir une chaire au Collège de France, on imagine mal quel pourrait en être l'intitulé, même dans un avenir lointain. On se consolera en rappelant que les cours de « communication » de la plupart des IUT sont assurés par des ressortissants de la 71^{ème} section, même si là encore les naufragés des lettres et de littérature générale comparée, voire des langues (LEA compris) frappent à la porte. Ils frappent d'ailleurs à celle des postes en SIC (principalement d'ATER) et sont en général

refoulés sans cérémonie – petit moment savouré discrètement où les rôles entre gueux et nantis semblent s'inverser.

Il ne faut surtout pas voir un quelconque ressentiment ou complexe dans ce petit tour, forcément caricatural, de la situation des SIC, car le but de ce texte n'est pas de réparer les torts, de brandir la bannière de la communication en convoquant l'esprit des Shannon, Weaver ou autres Wiener – que je trépasse si je faiblis – pour, accomplissant je ne sais quel fait héroïque « exact », pouvoir enfin prétendre s'asseoir à la table de la noblesse scientifique. N'oublions pas, par-dessus tout, que cette histoire se situe dans le royaume des sciences humaines et sociales, vague dominion qui survit à peine à l'ombre des sciences de la nature et de ses hordes d'ingénieurs. Les SIC d'ailleurs lorgnent sans vergogne de ce côté, dans le secret espoir né du « numérique » d'être les mieux placées pour laisser leurs compatriotes sur le côté du sentier qui mène à la reconnaissance du « professionnalisant », du « dur », de « l'utile », du « productif », voire, calice suprême, de « l'investissement d'avenir » (comprendre : rentable).

Mon souci, mon beau souci (Lefebvre, 2007), se situe à l'amont et non à l'aval d'une pratique que l'on voudrait (devrait, étant donné l'intitulé ?) dire scientifique dans le cadre des sciences de l'information et de la communication. Il me semble que pour qu'une discipline puisse s'appeler ainsi et générer une épistémè, une vérificabilité, une déontologie pourquoi pas, une accumulation sans cesse revue du savoir, elle doit être dotée – ou se doter – d'une part, d'un point de vue commun qui fasse largement consensus et d'autre part d'un outil langagier et logique (qui au fond se superposent – il s'agit de la manière de se saisir du monde pour l'analyser) qui soit également fondamental, comme peuvent l'être l'alphabet et la grammaire (phonologie, morphologie, syntaxe diraient certain·es·s) de la langue maternelle d'une communauté linguistique.

Le point de vue que je propose est celui du sujet – du sujet communicationnel – parce qu'il découle nécessairement du paradigme pragmatique, paradigme dont

je vais essayer de montrer qu'il est lui-même nécessaire aux SIC. L'outil, c'est la sémiotique, mais pas n'importe laquelle, une sémiotique centrée sur le sujet et non les objets, une sémiotique elle-même pragmatique.

Je vais donc ici examiner les rapports entre SIC et sémiotique pour en arriver à une double conclusion : d'une part la nécessité d'une approche pragmatique et donc de la mobilisation d'une sémiotique particulière qui soit pragmatiquement idoine – celle C.S. Peirce –, d'autre part celle, qui découle de la première de penser la communication à partir et à l'aune seule du sujet communicationnel. Un prochain article permettra de faire fonctionner ces éléments dans un modèle théorique que je nomme sémio-pragmaticisme.

Sémiotique et SIC

Par mon parcours je suis transfuge deux fois. Une première fois parce que je viens de l'histoire et des études cinématographiques et une deuxième fois parce qu'avant de migrer vers les SIC, j'ai commencé à travailler sur des objets audiovisuels illégitimés (comme le clip musical), mais avec des outils inadaptés. C'est cette difficulté qui m'a fait progressivement glisser de l'analyse des objets à celle de la réception, puis des processus de communication et enfin précisément au centrage sur le sujet communicationnel. En effet, autant j'avais à ma disposition des systèmes d'appréhension du macro avec l'histoire ou la sociologie, puis du méso avec la sémio-pragmatique (Odin, 2000 ; 2011), autant je n'avais, pour le micro, que des instruments conçus pour et par les approches immanentistes (description et analyse textuelle, filmique, sémiotiques immanentistes, etc.). Pour cette raison et parce que je travaillais – et travaille toujours – sur des objets illégitimés (qui ne sont d'ailleurs toujours pas ou de façon très marginale étudiés ni enseignés en CAV), j'ai « vu », je me suis heurté à la contradiction insoluble entre les outils à disposition pour les analyser et la réalité mouvante et dialectique

de leurs existences sociales et surtout de leurs sédimentations (Semprini, 2016). Je sais aujourd'hui que tel est le lot de *tout* ce qu'il est coutume d'appeler le textes (au sens générique) ou objets symboliques ou encore objets symbolisés, comme je l'ai fait moi-même un temps.

Autrement dit, la conclusion à laquelle je suis parvenu (Péquignot, 2010) est que les discours sur et à partir des textes en tant qu'objets ne sont pas *stricto sensu* des moyens de connaissance réfutable, mais participent de la construction sociosémiotique de ces objets (à commencer en tant que textes, mais pas seulement), ne serait-ce qu'en leur conférant, par l'autorité des énonciateurs, des places hiérarchisées dans le monde social. Ces places sont d'autant plus solidement ancrées que ces assignations ne sont la plupart du temps pas revendiquées par les énoncés produits au sujet de ces objets, spécialement dans le champ académique qui revendique ne pas donner un simple « avis ». Ces énoncés prétendent s'appuyer sur les propriétés objectivables des objets et donc ne pas dépendre ou marginalement des énonciateurs ni même du contexte d'énonciation. Parce qu'herméneutiques, ils sont révélations – qui sommes-nous pour contester la vérité transcendante du monde ? –, et parce que pris en charge par des positions énonciatrices autorisées (les clercs dont parle Jean-Pierre Esquenazi, 2007) ils ont la portée de l'évangile sans le soupçon de partialité qui accompagne tout discours d'église depuis au moins le XVIII^e siècle dans les cercles à prétentions intellectuelles de l'Occident. Ils sont efficaces (diablement efficaces) parce qu'institutionnellement non considérés comme effectifs. C'est une sorte de croyance acritique et en ce sens non-réfutable comme l'a si bien démontré Peirce (1877). Si comme Baxandall (1985) l'a mis au jour, l'idéologème (Kristeva, 1968) /sacré/ est passé du religieux à l'artistique à la faveur de la Renaissance et de la contestation séculière du régulier pour des raisons et selon des enjeux laïques (politiques, économiques, militaires, etc.) les thuriféraires de la parole sur ces nouveaux véhicules des voies impénétrables de la Providence – les sachant-es-s

universitaires et satellites – sont bien en charge d’un sacerdoce du laïc, oxymore passé sous silence qui permet le maintien d’un ordre collectivement assenti bien que ne profitant qu’à un petit groupe, mais parce que confusément expérimenté comme n’étant pas du ressort de l’humain : les objets sont là, contenant l’art, le beau, le sublime, le génie, la parole émancipatrice (ou bien entendu tout le contraire selon que « nous » sommes au musée ou devant Twitch). Du matérialisme à la sociologie française (Bourdieu, 1966, 1977, 1979 ; Passeron, 1991), le fait est montré et démontré.

On comprend pourquoi, une fois ceci posé, la question de se doter d’outils pour appréhender le niveau micro s’est vite transformée en aporie. Force est effectivement de constater que la sémiotique de l’École de Paris – à première vue l’ensemble idoine – n’échappe pas, surtout dans ses évolutions postérieures à Greimas et Courtès, aux conséquences paradoxales de l’illusion immanentiste (Odin, 2011), j’y reviendrai un peu plus tard. L’épiphanie, comme souvent, est venue d’une sérendipité idiolectale : devant monter un cours de sémiotique au débotté et n’étant pas stimulé outre mesure par la routine trinitaire Prop-Barthes-Greimas, j’ai « découvert » Peirce, presque par accident, grâce à l’École de Perpignan en commençant par Gérard Deledalle (1979). Il n’est pas impossible d’ailleurs que ce fut le premier cours entièrement dédié à la sémiotique peircéenne en France dans une licence d’information-communication.

La particularité de la sémiotique américaine est d’être un puissant outil, très complet et parfois complexe, pour se saisir du niveau micro mais tout en découlant par nécessité logique d’une approche paradigmatique complète : le pragmatisme fondé par C.S. Peirce et rebaptisé très vite pragmaticisme (Peirce, 2003 : 26 [1905a : 165-166]). Ce pragmaticisme, dont j’ai synthétisé ailleurs les grandes lignes qui me sont utiles (Péquignot, 2019, 2021a, 2021b, 2023), présente la force particulière de permettre des champs d’opérabilité et de commuabilité entre les différentes approches dont se nourrissent les SIC qui fassent de ces dernières réellement et

absolument une inter-discipline, au-delà des quelques schèmes vagues et outils d'emprunt (par exemple les méthodes d'enquête qui sont, pour une large part, sociologiques) dont elles doivent se contenter jusqu'ici.

Pour autant, en convoquant la sémiotique à usage des SIC, je ne suis ni le seul ni le premier et suis même plutôt des moindre. Ainsi, je ne peux que faire mien le postulat d'Yves Jeanneret (2007 :79) qui affirmait « (...) qu'on ne peut faire de bonne sémiotique sans se faire théoricien de la communication ou que les sciences de la communication dignes de ce nom sont sémiotiques ». Déjà Jean-Marie Klinkenberg ne disait pas autre chose (1996 : 21) à propos de tout système « de communication dispose de mécanismes propres qui lui donnent sa valeur communicative particulière et qui organisent la signification de manière chaque fois originale. Mais il y a un concept commun à toutes ces descriptions : celui de signe ». Par le fait, ceci ne serait pas propre à la communication puisque la sémiotique est fondamentalement architectonique : « Étudier la signification, décrire ses modes de fonctionnement, et le rapport qu'elle entretient avec la connaissance et l'action. Tâche bien circonscrite, et donc raisonnable. Mais mission ardue aussi car, l'accomplissant, la sémiotique se fait métathéorie : théorie des théories. » (Klinkenberg, 1996 : 10). Déjà au début du XIXe siècle, au crépuscule de sa vie, Peirce écrivait à Lady Welby ces mots célèbres : « (...) il n'a plus jamais été en mon pouvoir d'étudier quoique ce fût – mathématiques, morale, métaphysique, gravitation, thermodynamique, optique, chimie, anatomie comparée, astronomie, psychologie, phonétique, économie, histoire des sciences, whist, hommes et femmes, vin, métrologie, si ce n'est comme étude de sémiotique (...) » (Peirce, Welby, 1977 : 85-86, repris et traduit dans Peirce, 1978 : 56)

Tout en étant l'aboutissement d'une vie de recherche partie de Kant et des mathématiques, passée par la logique et la réfutation pragmatique de la métaphysique (pour mieux être refondée sur de nouvelles bases un siècle après – Tiercelin, 2011) la sémiotique est ainsi à la source de toute connaissance, sorte

d'alpha et d'oméga du raisonnement scientifique.

Cependant le problème se pose pour les SIC encore aujourd'hui d'envisager la communication ou de mobiliser des sémiotiques qui partagent *volens nolens* un immanentisme parfois pondéré certes, mais sempervirent, d'autant plus qu'il n'est que rarement assumé en tant que tel pour les mêmes raisons qu'évoquées plus haut à propos des énoncés produits sur les textes dans le cadre des études artistiques. J'ai plusieurs fois rappelé à quel point les schémas classiques de la communication sont issus et structuré par une approche vectorisée et mécaniste de la communication (le fameux EàMàR) quand bien même l'évolution de la discipline a pu les enrichir et les amender (théorie des étages, prise en compte des contextes, rétroactions, polymorphie des réceptions, etc.)¹⁾. Les sémiologies et sémiotiques européennes n'échappent pas à la règle et c'est sans doute pour cette raison qu'elles ont connu et connaissent toujours un réel succès en SIC. La pensée de la communication induite par la sémiologie et la linguistique qui en découle chez Saussure, de Barthes à Hjemslev ou Éco, de Greimas à Floch ou Fontanille, que cela soit dans les École de Paris, Bologne, Liège ou Limoges, pose le sens comme un système « là ». Le terme interprétation, que l'œuvre soit plus ou moins « ouverte », implique la partition, le texte comme un en-deçà, un déjà-là qui permet, ultimement, de reconstituer la « communication », malgré toutes les turbulences de transmission et de réception que les progrès des sciences sociales depuis la deuxième moitié du XXe siècle imposent, quand même, de prendre en considération, ne serait-ce qu'*a minima*. Le meilleur indicateur que ce chemin a une haute propension à faire tourner en rond (on retrouve l'idée de la pérennisation de l'ordre évoquée plus haut qui explique son succès *a priori* paradoxal) est que, quand il est arpenté avec rectitude, il conduit les randonneurs à l'amer constat de l'ensablement, de la futilité.

Pour ne prendre que deux exemples récents et à mon sens représentatifs, Anne

1) Cf. Péquignot, 2021a.

Beyaert-Geslin, dans son ouvrage sur les objets (2015), parvient après une très minutieuse enquête à une conclusion qui ne laisse pas de surprendre :

« Nous avons découvert en effet que la valeur d'un objet n'est pas définitive [...] Tout se passe donc comme si les valeurs ne dépendaient plus de l'objet lui-même (le matériau, le savoir-faire...) mais de la relation que j'ai construite avec lui » (141-142).

« Découverte » surprenante qui ferait sourire un historien de l'art ou un sociologue : l'existence des objets (en tant que nous pouvons en savoir quelque chose, c'est-à-dire leur existence sociosémiotique) ne dépend pas *in fine* des objets, quand bien même et justement parce que dans notre expérience, c'est l'inverse qui se produit : Stendhal ne s'évanouit pas en pensant que ses déterminations (au sens sociologique) ou sa compétence communicationnelle (Odin, 2011) ou encore sa communauté interprétative (Fish, 1980) est à l'origine de son émoi, non, c'est le génie de Volterrano – et plus largement de la Renaissance – qui sont à l'origine de ces « sensations célestes » (Stendhal, 1826). Se serait-il évanoui devant Monet, Kandinsky, un violon de Picasso, un urinoir (quand bien même renommé « *Fontaine* ») ?

Dans le même ordre, mais peut-être encore moins équivoque, le dernier paragraphe de la somme sémiotique d'Audrey Moutat sur le son (2019), après avoir revendiqué, assumé et exploré de manière virtuose l'immanentisme :

« Une question reste en suspens : celle des aléas et boucles de rétro-actions de la sémiose perceptive. Constituent-ils des entraves à l'efficacité sémiotique du sonore ou bien présentent-ils au contraire des opportunités d'outre-sens ? Nous avons en effet observé que l'horizon de visée, issu des habitudes perceptives ou des attentes du sujet à l'égard de l'événement sensible à venir, peut produire un écart à l'origine d'une valeur portée sur le perçu. S'il ne remet pas en question la structure de l'objet, ce surplus de sens intègre en revanche cet objet sensible au sein d'un système de valeur propre à un individu ou à une société donnée »

(221).

Dont acte, l'existence sociosémiotique résiste à la « structure des objet ». « Opportunité d'outre-sens » ou « entrave à l'efficacité sémiotique », peu importe après tout, on comprend qu'*est* (et non *existe* au sens pragmatique) un objet, avec sa structure, son système de sens et que si l'analyste qui sort de l'exercice de la sémiotique en chambre d'après partition est forcé-e d'admettre les libertés et improvisations tous azimuts de l'existence réelle des textes c'est que quelque chose, dans le monde des humains, est trop ou trop peu. Le monde des objets lui, *est*, de toute éternité, immuable, sûr, transcendant tout, y compris une absolue incohérence avec ce que les sujets peuvent en penser, en faire, en agir. On sent toute la puissance démiurgique de la posture du scolaste immanentiste (ici revendiqué, mais c'est loin d'être toujours le cas) qui, contre vents et marées, contre le sens commun (critique chez Peirce, 1905b, celui qui doit être le départ de toute pensée et de toute action scientifique), contre les *faits*, maintien sa posture de prophète, qui « est communiqué » par dieu et qui « communique » dieu aux pauvres mortels que nous, le reste des autres, sommes.

Si l'on s'en tient à Godard ou la Joconde, après tout et l'entre-soi aidant, peu de mal sera fait, une école d'interprétation et de légitimation succédant à l'autre, renversant la table parfois, mais conservant quoiqu'il en coûte de cohérence, le principe même de l'énonciation illocutoire (Austin, 1972) – le système de reproduction (École du Louvre, ENS, formations prestigieuses, IUF et autres, ainsi que tous leurs aspirants clercs petit-bourgeois à leur suite) étant là pour y veiller. En revanche, se posent plus problématiquement des enjeux concernant les SIC. On voit combien tout cela fait le lit d'un techno-déterminisme latent, même si le terme est censé être un gros mot. De là, la question ô combien épineuse du dispositif. Sorti de Foucault qui ne pose de problème à personne puisque tout le monde peut s'y retrouver, rares sont ceux qui s'escriment à pragmatiser le principe même de la notion. Daniel Peraya (1999), ou encore Philippe Bonfils (2014)²⁾ sont parmi

ceux qui vont le plus loin, ahanant sous le poids d'une matérialité dont personne ou presque n'ose remettre en question une fois pour toute la déterminance. De même, la question des percepts – inférences acritiques mais néanmoins sémiotiques chez Peirce – (affects chez Odin, sensations chez beaucoup d'autres) soumise à celle de la matérialité, ouvre un boulevard aux approches naturalistes (dont j'ai parlé plus haut) qui font les choux gras des expérimentateurs de tout crin en manque de reconnaissance de « dureté » scientifique.

Pourtant, toutes ces approches, travaux, terrains ont prouvé leur efficience et leur heuristique dans leurs axes de pertinence. Leur principal défaut est justement d'être cantonnés à leurs axes de pertinence, leur faute éventuelle est de prétendre ne pas l'être et pouvoir impunément monter en généralité. Comment résoudre l'aporie sans laisser personne sur le bas-côté, à défaut au moins de ne fâcher personne ? Je pense qu'il faut écouter Peirce, Klinkenberg, Jeanneret et toutes celles et tous ceux qui parviennent à la même conclusion que tout est gigogne de la sémiotique (à entendre en France comme sociosémiotique, une sémiotique qui résulte de déterminations collectives et s'incarne dans des expériences singulières), une sémiotique pragmatiquement fondée qui (re)part à l'assaut du sens et de la (non-)communication (Odin, 2000) en prenant le sujet pour seule et unique aune, ancrage et visée. Un sujet dont la définition existentielle est d'être sémiotiquement définissable et communicable (autrement, comment pourrait-on en dire quoique ce soit sous quelque rapport que ce soit ?) et qui en ce sens *est* la communication, non pas un des rouages ou un des pôles (de la même manière, comment pourrait-on connaître et donc dire quoique ce soit sous quelque rapport que ce soit d'une communication en dehors d'un sujet qui est le seul vecteur – nous compris – par lequel nous pouvons en avoir une quelconque connaissance ?). Un sujet donc, communicationnel.

Encore une fois, je ne suis pas un Lancelot solitaire prêt à affronter virilement

2) Cf. Péquignot, 2021b.

et vertueusement l'establishment arthurien. Beaucoup sont déjà assis autour de la table ronde, mais justement Arthur ne sait pas quel est le trait d'union qui les réunit.

Dans un prochain article, j'essaierai de montrer que nombre de recherches, à première vue disparates, se rejoignent en fait sur la question du sujet – pragmatiquement considéré – comme issue inexorable à la question communicationnelle. Cela me permettra d'esquisser un modèle – le sémio-pragmaticisme – qui permet à mon sens de sortir de l'aporie que les sémiotiques actuellement mobilisées par les SIC posent à ces dernières, aporie que j'espère avoir réussi à mettre au jour dans ces lignes.

References

- Austin John L. (1972). *Quand dire, c'est faire*. Paris, Seuil.
- Baxandall Michael. (1985). *L'œil du Quattrocento*. Paris, Gallimard.
- Beyaert-Geslin Anne. (2015). *Sémiotique des objets. La matière du temps*. Liège, PUL.
- Bonfils Philippe. (2014). *L'expérience communicationnelle immersive : entre engagements, distanciations, corps et présences*. Mémoire original en vue de l'Habilitation à Diriger des Recherches en Sciences de l'information et de la Communication, sous la direction du Professeur Sylvie Leleu-Merviel, Université Lille Nord de France.
- Bouquillion Philippe. (dir.). (2012). *Creative Economy creative industries. Des notions à traduire*. Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- Bourdieu Pierre. (1966). L'amour de l'art, les musées et leur public. Paris, Minuit.
- Bourdieu Pierre. (1977). « La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°13, p. 3-44.
- Bourdieu Pierre. (1979). *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris, Minuit.
- Deledalle Gérard. (1979). *Théorie et pratique du signe. Introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*. Paris, Payot.
- Doueïhi Milad. (2013). *Qu'est-ce que le numérique*. Paris, PUF.
- Esquenazi Jean-Pierre. (2007). *Sociologie des œuvres. De la production à l'interprétation*. Paris, Armand Colin.
- Fish Stanley. (1980). *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*. Cambridge, Harvard University Press.
- Jeanneret Yves. (2007). « La prétention sémiotique dans la communication. Du stigmatisme au paradoxe ». *Semen*, 23, p. 79-92.

- Klinkenberg Jean-Marie. (1996). *Précis de sémiotique générale*. Bruxelles, De Boeck.
- Kristeva Julia. (1968). « Le texte clos ». *Langages*, vol. 3, n°12, p. 103-125.
- Lefebvre Martin. (2007). « Théorie mon beau souci ». *Cinémas*, vol. 17, n°2-3 printemps 2007, p. 143-192.
- Moutat Audrey, (2019). *Son et sens*. Liège, PUL.
- Odin Roger. (2000). *De la fiction*. Bruxelles, De Boeck
- Odin Roger. (2011). *Les espaces de communication. Introduction à la sémio-pragmatique*. Grenoble, PUG.
- Passeron Jean-Claude. (1991). *Le raisonnement sociologique*. Paris, Nathan.
- Peirce Charles S. (1877). « The Fixation of Belief ». *Popular Science Monthly*, 12, p. 1-15.
- Peirce Charles S. (1905a). « What Pragmatism is ». *The Monist*, 2, vol. 15, April, p. 161-181.
- Peirce Charles S. (1905b). « Issues of Pragmaticism ». *The Monist*, 4, vol. 15, October, p. 481-499.
- Peirce Charles S. (2003). *Charles Sanders Peirce. Œuvres II. Pragmatisme et sciences normatives*, éd. par C. Tiercelin et P. Thibaud, trad. de l'américain par C. Tiercelin et al.. Paris, Éditions du Cerf.
- Peirce Charles S., Welby Lady V. (1977). *Semiotics and Signifys, the correspondence between Ch. S. Peirce and Victoria Lady Welby*. Éd. par Charles S. Hardwick, Bloomington, Indianapolis.
- Péquignot Julien. (2010). *Pour une sociologie méta-interprétative. Le clip et ses discours, de la tentation postmoderne à la nécessité pragmatique*. Thèse de Doctorat en sciences de l'information et la communication sous la direction de Jean-Pierre Esquenazi, Université Lyon3 Jean Moulin.
- Péquignot Julien. (2019). *Le sémio-pragmaticisme. Vers un modèle de communication*, œuvre originale d'Habilitation à Diriger des Recherches,

sous la supervision de Philippe Bonfils, soutenue à l'Université de Toulon le 19 novembre 2019.

- Péquignot Julien. (2021a). « Vers un modèle sémio-pragmaticiste de la communication : la question des discriminations », *RIHM – Revue des Interactions Humaines Médiatisées*, vol. 21 n°1, juin 2020.
- Péquignot Julien. (2021b). « Le numérique comme objet intellectuel », *Interfaces Numériques*, vol. 10, n°1/2021, « Les représentations du numérique »
- Péquignot Julien. (2023, à paraître). « Un horizon « total » pour la sémiotique : le sémio-pragmaticisme. Le cas pratique de la trace », in Bliglari Amir (dir.), *La sémiotique et ses horizons*, Paris, Kimé.
- Peraya Daniel. (1999). « Les campus virtuels. Principes et fondements techno-sémiopragmatiques des dispositifs de communication et de formation médiatisées ». TECFA – Université de Genève. [en ligne].
- Semprini Andrea. (2016). *Communiquer par l'image. Trois essais de culture visuelle*. Limoges, Pulim.
- Stendhal (M. de) (1919 [1826]), Rome, Naples et Florence, Paris, Delaunay, tome II, p. 102
- Tiercelin Claudine (2011), *La connaissance métaphysique*, Paris, Collège de France, Fayard.

[Abstract]

**De l'aporie sémiotique au sujet communicationnel
Pour un socle sémiotique et pragmatique commun à
l'usage des SIC**

Julien Péquignot

Les sciences de l'information et de la communication (SIC) entretiennent des relations paradoxales avec la sémiotique. À la fois outil logique et sans doute nécessaire, la sémiotique, telle qu'elle est mobilisée aujourd'hui en France, entre en contradiction avec les enjeux et l'épistémè des SIC. Cet article propose une réflexion sur la dimension aporétique des interactions actuelles des SIC et d'une certaine sémiotique pour aller vers le constat de la nécessité de recentrer les SIC dans une approche communicationnelle construite à partir du sujet communicationnel dans une perspective résolument pragmatique.

Mots-clés: Sciences de l'information et de la communication, sémiotique, pragmatisme, sujet communicationnel, C.S. Peirce

[Abstract]

De l'aporie sémiotique au sujet communicationnel Pour un socle sémiotique et pragmatique commun à l'usage des SIC

Julien Péquignot

The information and communication sciences (ICS) have a paradoxical relationship with semiotics. Both a logical and undoubtedly necessary tool, semiotics, as it is currently used in France, is at odds with the issues and epistemology of ICS. This article explores the aporetic dimension of current interactions between CIS and a certain kind of semiotics, and concludes that CIS needs to be refocused on a communicative approach based on the communicative subject, from a resolutely pragmatic perspective.

Keywords: Information and communication sciences, semiotics, pragmatism, communicative subject, C.S. Peirce

Submission of Manuscript: 2024/11/26

Review of Manuscript: 2024/12/09

Publication Approval: 2024/12/17